Heya Peek – Minezaki Beya

par Chris Gould

Chris Gould voyage dans la banlieue de Tokyo pour enquêter sur l'un des secrets les mieux gardés de la communauté des heya.

Au treizième jour du Hatsu basho, la banlieue tokyoïte d'Akatsuka s'éveille sous la chaude caresse d'un soleil matinal. À huit heures, ses plus jeunes habitants – ouvriers et cadres débutants – sont depuis longtemps partis pour les verts pâturages du centre ville, laissant les arrières cours peuplées pour l'essentiel de retraités. Certains des banlieusards qui occupent les luxueux appartements d'Akatsuka sont des fans de sumo, et sont particulièrement bons amis avec l'ancien maegashira Misugiiso, qui a pris sa retraite en 1988. Cela expliquerait peut-être pourquoi Misugiiso, l'actuel Minezaki oyakata, a choisi d'établir sa propre heya dans le quartier voici maintenant vingt ans.

Le bâtiment de la heya, qui se trouve à un jet de pierre de l'axe principal d'Akatsuka, étincelle encore sous le soleil vingt années après sa construction. Coupé du monde extérieur par un mur de style bunker et des portes métalliques, il apparaît bien vite que l'entrée n'est possible que via l'interphone qui se trouve devant.

« Moshi, moshi ».

« Euh... excusez-moi. Est-ce la Minezaki Beya ? »

« Oui »

« Est-il possible d'assister à l'entraînement matinal ? »

« Déjà terminé »

Minezaki Beya

Il n'y a que sept deshi à la heya, et c'est donc peut-être tout ce qu'ils peuvent faire tout seuls. Très désireux de n'avoir pas fait une heure en train depuis Ryogoku – et me souvenant de quelques conseils de mon éditeur en chef de SFM – je tente une tactique différente.

« Excusez-moi. Je travaille pour un magazine de sumo en langue anglaise. Est-il possible d'entrer dans la heya ? »

La voix de l'autre côté de l'interphone s'étrangle alors de panique. « La personne anglaise ? Waouh ! Attendez une seconde ! ».

Notre échange à l'interphone s'achève sur un son de fracas suivi par l'apparition, dix secondes plus tard, d'un sumotori porteur de lunettes et qui fait le tour du mur, vêtu d'un seul mawashi. Son shikona est Akinomine. Classé en sandanme, il est le sumotori le mieux classé de la heya. Bien qu'il fasse deux fois mon poids, il panique quand à mon C.V. car son oyakata me connaît. La semaine précédente, l'ancien Misugiiso s'est occupé de mon ticket à l'entrée du Kokugikan. Il était flanqué de l'unique gyoji de la heya, Kimura Kenjiro, qui en dépit de ses tout juste 33 ans a déjà progressé jusqu'au milieu de la division juryo et amassé pas mal d'hiratare. Minezaki et Kenjiro, les Batman et Robin du monde du sumo, ont eu un intérêt simultané dans l'apparition du gaijin que je suis et m'ont invité à leur fête d'après basho à la heya. N'ayant jamais entendu parler d'Akatsuka avant, j'ai décidé d'enquêter sur les lieux où se trouve la heya avant cela. D'où ma rencontre avec Akinomine.

Le géant de sandanme de 150 kilos me mène immédiatement devant les cuisines de la heya vers l'aire d'entraînement, où deux collègues en mawashi sont là à attendre. Le plus âgé des deux a 24 ans et

© SFM February 2008

s'appelle Torugawa, une petite star mongole au joli visage impatient de se sortir de la sandanme. Le plus jeune des deux est Sekiho, 19 ans, le plus jeune d'une paire de frères de la Minezaki, classés dans le fond de la division jonidan. Tous deux sont plutôt fins pour des sumotori, leurs physiques affûtés étant le résultat de séances supplémentaires de musculation durant leur temps libre.
Akinomine, sans conteste le plus costaud des trois, est âgé de trente ans – bien que sa gueule d'ange lui donne un air bien plus jeune.

Après de sympathiques présentations, l'atmosphère devient nettement plus formelle quand une porte coulissante grince pour s'ouvrir et laisser apparaître l'imposante carrure de l'oyakata de 184 cm, revêtu d'un survêtement tout juste plus gris que ses cheveux d'homme de 51 ans. Les deshi ont un respect sans bornes pour quelqu'un qui a lutté trois divisions au-dessus d'eux. A son meilleur, Misugiiso a atteint le rang de maegashira 2, combattu Chiyonofuji et Konishiki, et servi comme tachimochi au profit du yokozuna Wajima Hiroshi.

« C'est très difficile de tendre le bras et de tenir ce sabre immobile », me dira-t-il plus tard dans l'anglais plus que correct qui résulte de ses nombreux voyages à Hawaï. « On s'entraînait tellement de fois avant de le faire pour de vrai ».

Minezaki commence comme il le ferait avec n'importe quel invité, se dirigeant vers un coussin à côté du mien et engageant la conversation. Il insiste pour qu'on me serve du thé vert pendant qu'il étudie mon itinéraire en train et me glisse que j'aurais pu prendre un meilleur chemin pour venir à la heya. La présence du thé est significative de la volonté de l'oyakata de m'impressionner. Il semble que les heya plus importantes réservent le thé pour les membres des koenkai, les observateurs gaijin se voyant balancer à contrecœur des coussins et se voyant intimer de rester à l'écart de l'oyakata.

Le moment le plus amusant de la matinée survient sans le moindre doute quand l'oyakata me montre la collection d'empreintes de main de la heya (tegata). Il défie l'assemblée présente des deshi de la Minezaki de lire les sumo-ji sur chaque tegata – si larges et vite brossés qu'il est en général bien dur de les décoder.

Akinomine

« Et là, c'est qui ? » demande l'oyakata, semblable à un maître d'école sévère. Un silence et des regards interrogateurs envahissent la pièce tandis qu'Akinomine tente désespérément de réajuster ses lunettes. Un rire gêné et étrange brise la tension qui flotte dans l'air.

« Tu ne sais pas ? », s'exclame l'oyakata entre quelques regards au sumo-ji. « C'est Kaio ! Et celui-là ? »
Aussi courageusement qu'essaient les deshi de plisser leurs visages ronds, aucune réponse ne vient.

« Tu es allé à l'école du sumo, non ? », demande l'oyakata, le ronronnement agréable de sa voix disparaissant avec la montée du volume. « C'est Ama ! ».

L'oyakata s'en va bien vite pour sa douche matinale, en préparation pour une brève visite de quelques-uns des soutiens financiers de la Minezaki et de son propre père, qui est en ville pour un rendez-vous médical. Les rikishi suivent ses strictes instructions de me servir du chanko, habilement préparé par l'un des mal-classé dans la cuisine encombrée. Au côté du bol de chanko à base de viande est posé un bol de taille similaire de riz, et un plat complet de beignets de citrouille plus adaptés pour des estomacs de la taille de ceux des sumotori que le mien. Akinomine, désormais confortablement revêtu de son kimono, m'offre un zabuton en face du grand écran plasma et suit la requête non dite de l'oyakata de me tenir compagnie. Torugawa et Sekiho restent à proximité, les jambes écartées, les poings serrés, semblables à des hommes de main dans un film de James Bond mais en fait essayant d'imiter la posture de serveurs de restaurant. Bien que je n'aie aucun besoin de leurs services, l'arrivée des plus âgés soutiens financiers les tiendra occupés.

Tout en divisant son attention entre la stupide télévision japonaise et mon bol de chanko, Akinomine me révèle la manière dont il est arrivé dans le sumo.

« Mes parents n'étaient pas de grands fans de sumo », m'explique-t-il, « mais j'étais bon au football dans mon lycée de Kanagawa, et c'est là que j'ai été repéré par quelqu'un de la heya ».

Il poursuit : « Demain est une journée vraiment importante pour moi parce que mon score dans ce basho est de 3-3. Si je l'emporte, je grimperai un peu dans le banzuke ».

Le combat se révélera intense, mais Akinomine enveloppera ses

© SFM February 2008

bras gigantesques autour de son adversaire pour le contraindre à sortir sur kimedashi et s'adjuger cette victoire cruciale.

Torugawa, bien qu'il ne soit pas mon interlocuteur désigné, est tout aussi bavard quand je m'adresse à lui. « Parler japonais n'est pas un souci », me dit le Mongol. « Mais écrire en japonais est bien plus difficile, car cela n'a rien à voir avec l'alphabet cyrillique que nous utilisons en Mongolie ». Il continue. « J'admire vraiment Asashoryu et Hakuho. J'ai rencontré deux fois Asashoryu et ça a été une expérience extraordinaire ».

Sekiho, le plus calme des trois, s'ouvrira à moi deux jours plus tard à la fête de la heya. Quand je lui demande alors quelles sont ses aspirations réalistes pour cette année, le jeune homme prend une profonde respiration et souffle : « sandanme », sa voix tremblante d'émotion. Son rêve est clairement d'être le prochain Kisenosato. Le respect avec lequel il voit la quatrième division du sumo est révélateur de l'énormité des barrières qui doivent être franchies par toutes les stars de la makuuchi.

La fête de la heya elle-même commence à peine une heure après que les deux héros de Torugawa aient scellé le sort du yusho de makuuchi. L'aire d'entraînement de la heya a été recouverte de tatami depuis le vendredi, et ce sont quelque 80 invités qui se trouvent là depuis le senshuraku musubi no ichiban. L'atmosphère est assez familiale, avec pas mal d'enfants qui s'amusent à jouer avec leurs portions de chanko, tandis que des volutes de fumée de cigarette planent au dessus de leurs têtes.

« Et qui vous a invité ? », me demande-t-on poliment à l'entrée alors que je traverse nerveusement la porte avec quelques quinze minutes de retard.

Torugawa

« Kimura Kenjiro », réponds-je, déclenchant des sourires et un sentiment agréable de la part des trois personnes qui s'occupent de la liste des invités. Kenjiro est rapidement appelé, mais paraît avoir radicalement changé d'apparence depuis la semaine où je l'ai vu pour la première fois. Pour commencer, il a l'air notablement plus féminin dans son kimono orange. Il s'avèrera que la mystérieuse dame est l'épouse de Kenjiro, qui accueille les visiteurs pour lui tandis qu'il achève quelques tâches administratives finales au Kokugikan. Dame élégante d'environ le même âge que Kenjiro, l'épouse du gyoji s'assure de bien faire le tour de tous les invités de la fête, sa très agréable conversation étant à l'occasion traduite en anglais.

Également aux côtés des invités, les lutteurs de la Minezaki, qui chose ironique passeront une bonne partie de la soirée à servir du chanko. Ce n'est qu'une fois que le gros des invités se sera dispersé après 08h30 que les hommes de la Minezaki pourront seulement commencer à se détendre et à savourer leurs premières bouchées de sushi. Tandis que Sekiho s'agenouille à mes côtés, je me souviens d'un commentaire soufflé par le gamin de huit ans assis à sa droite.

« Kisenosato est mon lutteur favori », avait-il répondu à ma question. « Il a fait chuter Asashoryu ».

M'adressant au même gamin, je tourne la tête vers Sekiho et dit « Voilà le prochain Kisenosato ». Tandis que les parents à côté rient, Sekiho s'incline fièrement, en promettant de faire de son mieux.

« Avez-vous vu mon combat hier ? », demande-t-il, avec un enthousiasme qui suggère qu'il a pu marquer son premier pas significatif vers la piste aux étoiles. « J'ai tourné au bord et je l'ai fait tomber. Vous l'avez vu ? ».

J'ai effectivement vu ce qu'il voit clairement comme l'une de ses victoires les plus impressionnantes. Je souhaite pour lui que cela marche dans le sumo. Trop nombreux de ses compagnons disparaissent sans laisser de trace.

Les rêves des gars de la Minezaki ne peuvent être mieux résumés que par leurs chœurs de sumo jinku, qui sont entonnés juste avant la fin de la fête. C'est à cet instant que je réalise que les sumo jinku ne sont pas juste entonnés par des obsédés du sumo d'âge mur qui font la tournée des restaurants et semblent déprimer par le fait que Taiho ne combattra plus Sadanoyama.

« Tous les rikishi apprennent les jinku quand ils sont en jungyo », m'a dit Minezaki oyakata. « C'est un élément très important de la culture du sumo ».

Leurs voix ne sont peut-être pas aussi travaillées que celles des jinku-istes professionnels, mais les hommes de la Minezaki produisent un effet magique en chantant de tout leur cœur taille sumo. L'un d'eux a une superbe

© SFM February 2008

voix douce, mais l'impression la plus forte est faite par le camion Akinomine, qui chante avec passion son désir de revenir du basho d'Osaka prochain en héros sur ses terres natales. Après une telle performance, il n'est personne qui ne partage son rêve.

Après ce final enthousiaste, les rangs de la fête se clairsement, seuls les plus proches confidents de l'oyakata demeurant sur place. Tandis que les plateaux de nourriture et les zabuton sont réarrangés pour former une table de banquet, des riches hommes d'affaire, percepteurs, photographes professionnels, un prêtre bouddhiste et un politicien local convergent pour relâcher encore un ou deux crans de leurs ceintures.

« Vous pouvez encore manger ? », me demande la jolie jeune fille d'une vingtaine d'années, porteuse de lunettes, juste à côté de moi – la fille d'amis personnels de Minezaki oyakata. « Les sushi sont excellents. Ils ont été faits par cet homme-ci et sa femme; ils possèdent un restaurant de sushi ».

Tandis que les deux personnes mentionnées s'inclinent sous ce compliment, je suis pour ma part très loin d'être prêt à festoyer à nouveau, ayant imaginé que je devais être parti aux environs de 08h30. Toutefois, Minezaki oyakata est si désireux d'impressionner un invité étranger qu'il insiste pour que je reste – si j'en ai le temps. Il arrange même une escorte sumo jusqu'à la gare, me dit-il, pour que je n'aie pas à m'engager dans les rues sombres tout seul. Etant donné qu'un sumotori n'est jamais censé se servir de ses talents en dehors d'un environnement sumo sous contrôle, j'imagine que son rôle sera simplement de faire fuir des attaquants qui ignorent ce fait.

Alors que la pendule marque les dix heures du soir, Kimura Kenjiro revient sous les vivats de la foule,

Minezaki senshuraku party

et les lutteurs abandonnent enfin leurs tâches de serviteurs pour profiter d'une nourriture de sumotori bien méritée. Torugawa est dans une forme particulièrement éblouissante, malgré un large bandage à son pied droit, le résultat d'une victoire acquise dans la douleur la veille qui lui a valu un autre crucial kachi koshi. Il va sans nul doute apprécier la semaine suivante, dépourvue d'entraînements, et se limitera lui-même à des exercices des membres supérieurs au gymnase.

Les réserves de nourriture disparaissant, les estomacs se gonflant et le niveau de sobriété s'abaissant, l'heure arrive des échanges de cartes de visite et pour la délivrance des derniers messages de bonne chance. L'oyakata me présente à son épouse, un ancien mannequin, et à son fils, un diplômé d'université de 23 ans, qui travaille en ce moment comme manager dans un magasin de Ginza. Mesurant 192 cm, il avait sans nul doute la taille nécessaire pour le sumo mais manquait de poids assurément.

« Avez-vous jamais voulu devenir sumotori ? », lui demandé-je, me souvenant que le musée du sumo fait une exposition sur les familles du sumo.

« Non, non ! », glousse-t-il. « Je préfère de beaucoup le basket-ball. Et même si je ne peux pas compter mes heures, j'aime vraiment beaucoup travailler dans le milieu de la mode ».

Ce qui signifie que le défi de devenir le prochain sekitori de la Minezaki demeure ancré aux pieds bandés des sept deshi qui composent la petite communauté resserrée.

« En ce moment, nous ne voyons les sekitori qu'en degeiko », m'explique l'oyakata. « Nos gars doivent toujours faire des degeiko à la Hanaregoma-beya. L'Ichimon est très généreuse avec nous ».

Tandis que les possibles sekitori potentiels s'alignent pour m'accompagner à la gare, je demande à l'oyakata la permission d'écrire un article pour mon magazine au sujet de mon expérience enchanteresse à la Minezaki.

« Okay », dit-il, sortant un pouce géant avant de me tendre la main entière pour la poignée de conclusion. « Simplement, la prochaine fois, venez s'il vous plaît nous voir nous entraîner ».

© SFM February 2008